

LA VOLONTÉ DE CHANGER

LES HOMMES, LA MASCULINITE ET L'AMOUR

Éditions divergences

Il y a beaucoup d'hommes, le féminisme est une affaire de femmes, bell hooks s'attache ici à démentir le contraire. La culture patriarcale, pour définir de "vrais hommes", exige d'eux un sacrifice. Malgré les avantages et le rôle de premier choix dont ils bénéficient, ces hommes doivent se faire violence et violence pour accéder pour dire un des concepts, même par la même leur vie affective. La volonté de changer est un des premiers ouvrages probablement à poser sérieusement la question de la masculinité. En abordant les préconceptions les plus courantes des hommes, de la part de l'industrie au marketing amoureux, est possible par l'ajout de son travail à la culture et à la performance sexuelle, bell hooks nous offre une réflexion de ce que pourrait être une masculinité.

Autres ouvrages

BELL HOOKS

CML

Si certaines féministes ont reconnu qu'elles devraient s'intéresser davantage aux hommes, les femmes n'ont pas produit pour autant un corpus décrits sur les hommes. Devant l'absence de tels écrits, j'ai le sentiment que si les femmes ne peuvent pas dire tout ce qu'elles ont à dire des hommes, c'est parce que leur socialisation au sein de la culture patriarcale les conduit à garder le silence à ce sujet. Mais nous ne sommes pas seulement réduites au silence, notre socialisation a aussi fait de nous les gardiennes de lourds et graves secrets – en particulier ceux qui pourraient révéler les tactiques quotidiennes de la domination masculine, la façon dont le pouvoir masculin s'exerce et se maintient dans notre vie privée. En effet, la façon même dont le féminisme radical désignait tous les hommes comme des oppresseurs et toutes les femmes comme des victimes était une manière de détourner l'attention de ce que sont réellement les hommes, et de notre ignorance à leur sujet. En se contentant de leur coller l'étiquette d'opresseurs et de les rejeter, nous évitions de montrer les lacunes dans notre conception des choses ou de parler de manière complexe du fait d'être un homme. Nous évitions de nous demander en quoi notre peur des hommes déforme nos perspectives et nous empêche de les comprendre. Haïr les hommes, ce n'était qu'une autre façon de ne pas prendre au sérieux les hommes et la masculinité. En ce qui concerne les femmes féministes, il leur était sans doute plus facile de parler de comment contester et changer le patriarcat, plutôt que de parler des hommes – c'est-à-dire de ce que nous savons et de ce que nous ignorons, de la manière dont nous voulons voir changer les hommes. Plus simple d'exprimer notre désir de voir les hommes disparaître, de les souhaiter morts et partis pour toujours.

En réponse aux féministes qui demandaient une plus grande équité dans le monde du travail et dans le domaine sexuel, les hommes ont fait de la place dans la culture patriarcale, ils ont ouvert aux femmes les sphères du pouvoir. Mais s'il y a bien un lieu où la plupart des hommes ont refusé de changer – ou se sont crus incapables de changer –, c'est dans leur vie affective. Même par amour et respect pour les femmes libérées, les hommes n'étaient pas prêts à s'asseoir à la table de l'amour, en partenaires égaux et disposés à prendre part à la fête.

Les écrits féministes ne nous parlaient pas de la profonde misère intérieure des hommes. Ils ne nous parlaient pas de la terreur terrible qui ronge l'âme de celui qui n'arrive pas à aimer.

Cette vérité qui n'est pas dite, c'est que les hommes aspirent eux aussi à l'amour. Ce désir, les penseurs et penseuses féministes doivent s'oser à l'explorer et à en parler. Les féministes visionnaires, qui sont de rares voyantes, qui ne sont plus seulement des femmes désormais, n'ont plus peur d'aborder ouvertement la question des hommes, de la masculinité et de l'amour. Ce sont des femmes, mais aussi des hommes qui les ont rejointes, des hommes à l'esprit ouvert et au grand cœur, des hommes aimants, des hommes qui savent à quel point il leur est difficile de pratiquer l'art d'aimer dans la culture patriarcale.

D'après le mythe masculin, les vrais hommes ne souffrent jamais.

En réalité, les hommes souffrent, et toute la culture leur dit : « S'il vous plaît, ne nous confiez pas ce que vous ressentez ».

Lorsque nous participons à la socialisation patriarcale des hommes, qui les conduit à nier leurs sentiments, nous les condamnons à vivre dans un état d'engourdissement affectif, car il est impossible de guérir un sentiment qui n'est pas éprouvé. Nous construisons une culture où la souffrance masculine reste sans voix, où elle ne peut être ni nommée ni guérie. Ce ne sont pas seulement les hommes qui ne prennent pas leur souffrance au sérieux. La plupart des femmes refusent d'avoir affaire à la souffrance masculine si elle interfère avec la satisfaction du désir féminin. Lorsque le mouvement féministe a permis aux hommes de se libérer, en favorisant par exemple l'exploration masculine des « sentiments », certaines femmes se sont moquées des hommes qui exprimaient leurs émotions avec le même dégoût et le même mépris que les hommes sexistes. Alors que les féministes avaient exprimé depuis longtemps leur désir d'hommes qui expriment leurs sentiments, au moment où ces derniers s'efforçaient d'être en contact avec leurs sentiments, personne n'a vraiment voulu les encourager dans cette voie. Dans les cercles féministes, ces hommes, qui voulaient changer, étaient souvent qualifiés de narcissiques ou de personnes en manque d'affection. On considérait souvent ces hommes, qui exprimaient leurs sentiments, comme des individus qui cherchaient à attirer l'attention, comme des manipulateurs patriarcaux qui tentaient de voler la vedette aux femmes sur la scène du drame.

Il n'y a qu'une seule émotion dont le patriarcat valorise l'expression chez les hommes : c'est la colère. Les vrais hommes piquent de folles colères. Et leur folie, quel que soit son degré de violence ou d'abus, est considérée comme naturelle – comme une expression positive de la masculinité patriarcale. La colère est le meilleur refuge pour qui cherche à distiller sa souffrance ou son angoisse spirituelles.

« Beaucoup de femmes ont peur des hommes. Et la peur peut paver la voie au mépris et à la haine. Elle peut servir de couverture à une rage refoulée et meurtrière. » La peur nous éloigne de l'amour. Et pourtant, les femmes disent rarement aux hommes à quel point elles ont peur d'eux.

En effet, les hommes qui éprouvent des sentiments, qui sont capables d'amour, cachent souvent aux autres hommes cette conscience affective, de peur d'être attaqués et couverts de honte. C'est le grand secret que nous gardons toutes et tous ensemble : cette peur de la masculinité patriarcale, qui lie tout le monde dans notre culture. On ne peut pas aimer ce qu'on craint.

chaque fois qu'un homme ose franchir les frontières patriarcales pour se mettre à aimer, la vie des femmes, des hommes et des enfants qui l'entourent s'en trouve radicalement changée, pour le mieux.

Il faudra une révolution des valeurs pour mettre fin à la violence masculine dans notre pays, et cette révolution sera nécessairement fondée sur une éthique de l'amour. Pour engendrer des hommes aimants, nous devons aimer les hommes. Aimer la masculinité est une chose différente du fait de féliciter et gratifier les hommes qui se conforment aux standards sexistes de l'identité masculine.

L'homme qui se souvient du sentiment de liberté émotionnelle dans la petite enfance, de la joie non refoulée, du sentiment d'être connecté à la vie et aux autres, jusqu'à ce qu'une rupture se produise, une déconnexion, et que ce sentiment d'être aimé, cette embrassade, s'évanouisse. D'une certaine manière, m'ont dit les hommes, ce qui marque l'entrée dans la virilité, c'est le moment où ils font preuve d'assez de force de volonté pour accepter cette perte, ne pas en parler, même si elle fait l'objet d'un chagrin intime. Malheureusement, tragiquement, ces hommes étaient très nombreux à se souvenir de ce moment primordial où leur cœur s'est pincé puis brisé : de ce moment où ils ont été contraints de renoncer à leur droit d'avoir des sentiments, d'aimer, pour pouvoir remplir leur rôle d'hommes patriarcaux.

Toute personne qui essaie de vivre l'amour avec un partenaire dépourvu de conscience affective souffre. D'innombrables manuels de développement personnel nous expliquent qu'on ne peut faire changer personne sinon soi-même. Évidemment, ils ne nous expliquent jamais ce qui, dans une culture patriarcale où on apprend aux hommes que l'amour les émascule, motiverait ces derniers à changer, à choisir l'amour, alors même que ce choix signifie qu'ils doivent s'opposer au patriarcat, à la tyrannie du familial. S'il nous est impossible de changer les hommes, il est possible de les encourager, de les presser et de les soutenir dans leur volonté de changer. Il est possible de respecter la vérité de leur être intime, une vérité qu'ils ne sont peut-être pas capables de formuler : qu'ils aspirent à se lier, à aimer, à être aimés.

La volonté de changer répond aux questions sur l'amour que se posent des hommes de tout âge dans notre culture. J'écris pour répondre aux questions sur l'amour que me posent les hommes que je

connais le plus intimement et qui s'efforcent toujours de retrouver le chemin vers le garçon au cœur ouvert, émotionnellement expressif qu'ils étaient avant qu'on leur ordonne de réduire au silence leurs désirs et de fermer leur cœur.

La volonté de changer est l'offrande que j'apporte à la fête des hommes qui cherchent à retrouver ce qu'ils sont vraiment, à récupérer leur droit affectif d'aimer et d'être aimés. Les femmes ont cru qu'elles pourraient sauver les hommes importants dans leur vie en leur donnant de l'amour, que cet amour servirait de remède à toutes les blessures infligées au système émotionnel des hommes par des agressions toxiques, par les crises cardiaques affectives qu'ils subissent chaque jour. Les femmes ont de quoi participer au processus de guérison. Nous pouvons guider, instruire, observer, mettre en commun des informations et des techniques, mais nous ne pouvons pas faire à la place des garçons et des hommes le travail qu'ils doivent faire sur eux-mêmes. Notre amour aide, mais il ne suffit pas à les sauver. En fin de compte, les garçons et les hommes se sauvent eux-mêmes lorsqu'ils apprennent l'art d'aimer.

"Aucun homme ne parvient à se lier à la hauteur des standards patriarcaux sans s'engager de manière permanente à pratiquer la technique de sa..."

21 COMPRENDRE LE PATRIARCAT

Il suffit d'écouter les voix des adultes blessés, de tous ces enfants qui ont été élevés au sein de foyers patriarcaux, pour entendre différentes versions de la même histoire : celle de la violence à laquelle on recourt pour consolider notre endoctrinement et nous faire accepter le patriarcat. Dans *How Can I Get Through to You?*, le thérapeute familial Terrence Real raconte comment ses fils furent initiés à la pensée patriarcale alors même que leurs parents s'efforçaient de créer un foyer aimant à partir de valeurs antipatriarcales. Il raconte que son jeune fils Alexander aimait s'habiller en Barbie, jusqu'au jour où des garçons qui jouaient avec son frère aîné remarquèrent son déguisement et lui firent savoir, par leur regard désapprobateur et leur silence choqué, que son comportement était inacceptable :

Sans une once de malveillance, le regard qu'ils jetèrent sur mon fils suffit à transmettre le message. Tu n'es pas censé faire ça. Et c'est une émotion puissante qui servit de médium pour convoier ce message : la honte. À trois ans, Alexander apprit les règles. Un échange silencieux d'une durée dix secondes fut assez puissant pour dissuader mon fils, à compter de cet instant, de pratiquer ce qui était jusqu'alors son activité favorite. Ces moments initiatiques relèvent de ce que j'appelle la « traumatisation normale » des garçons.

Pour endoctriner les garçons, pour qu'ils assimilent les règles patriarcales, nous les faisons souffrir et les forçons à nier leurs sentiments.

Real utilise l'expression « patriarcat psychologique » pour décrire la pensée patriarcale commune aux femmes et aux hommes. Même si le féminisme visionnaire contemporain insiste clairement sur le fait qu'il n'y a pas besoin d'être un homme pour penser de manière patriarcale, la plupart des gens continuent à considérer que le patriarcat est un problème qui se pose à cause des hommes. Ce n'est tout simplement pas le cas. Les femmes peuvent aussi bien épouser la pensée et l'action patriarcales que les hommes.

Le psychothérapeute John Bradshaw donne une définition clairvoyante et utile du patriarcat

dans *Le défi de l'amour* : « Le dictionnaire définit le "patriarcat" comme une "organisation sociale marquée par la suprématie du père sur le clan ou la famille, tant dans les fonctions domestiques que religieuses". Le patriarcat se caractérise par la domination et le pouvoir des hommes. » Il affirme en outre que « les règles patriarcales régissent encore la plupart des systèmes religieux, scolaires et familiaux du monde. » Décrivant les plus préjudiciables de ces règles, Bradshaw énumère « l'obéissance aveugle – c'est le fondement sur lequel repose le patriarcat ; la répression de toute émotion à l'exception de la peur ; la destruction de la volonté individuelle ; et la répression de la pensée chaque fois qu'elle s'écarte de la manière dont pense la figure d'autorité. » La pensée patriarcale façonne nos valeurs culturelles. Notre socialisation se fait au sein de ce système, que nous soyons hommes ou femmes. La plupart d'entre nous ont appris les attitudes patriarcales dans leur famille d'origine, où c'est généralement la mère qui les enseigne. Ces attitudes ont ensuite été renforcées dans les écoles et les institutions religieuses.

Il nous faut mettre en lumière le rôle que les femmes jouent dans la perpétuation et le maintien de la culture patriarcale, afin de pouvoir reconnaître que les femmes et les hommes contribuent de manière égale au système patriarcal, même si les hommes en tirent plus de bénéfices. Les hommes et les femmes doivent travailler ensemble à démanteler et transformer la culture patriarcale.

Évidemment, il ne nous sera pas possible de démanteler ce système tant que nous serons collectivement dans le déni à propos de son impact sur nos vies. Le patriarcat exige la domination masculine par tous les moyens nécessaires, c'est pourquoi il soutient, encourage et tolère la violence sexiste. Or, dans les discours publics sur la violence sexiste, c'est de maltraitances et de viols commis par les partenaires domestiques que nous entendons le plus souvent parler. Mais les formes de violence patriarcale les plus répandues sont celles que font subir les parents patriarcaux à leurs enfants au sein du foyer. Cette violence sert en général à renforcer un modèle de domination où celui qui impose son autorité est considéré comme le maître de tous ceux et celles qui n'ont pas de pouvoir, et où il s'octroie le droit de maintenir son règne par des pratiques d'assujettissement, de subordination et de soumission.

La culture patriarcale se maintient en empêchant hommes et femmes de dire la vérité sur ce qui leur arrive au sein de leur famille. Dans notre culture, la grande majorité des gens appliquent une règle tacite qui exige que les secrets patriarcaux ne soient pas diffusés, afin de protéger le règne du père. Le fait que notre culture refuse à toutes et tous un accès facile au simple terme de « patriarcat » relève aussi de cette règle du silence.

Comme de nombreuses féministes radicales et visionnaires, j'ai remis en question l'idée fausse d'après laquelle les hommes seraient « l'ennemi », soutenue par des femmes qui en avaient tout simplement marre de l'exploitation et de l'oppression masculines. Dès 1984, j'ai ajouté un chapitre intitulé « Les hommes : des camarades de lutte » dans mon livre *De la marge au centre. Théorie féministe*, pour exhorter les partisans du féminisme comme combat politique à remettre en question toute rhétorique qui ferait des hommes les seuls responsables de la perpétuation du patriarcat et de la domination masculine :

les partisans du féminisme se rendent complices de la souffrance des hommes blessés par le patriarcat lorsqu'elles et ils représentent les hommes toujours et uniquement comme des personnes en situation de puissance, toujours et uniquement comme des personnes qui profitent de leur obésité aveugle au patriarcat.

Les hommes oppriment effectivement les femmes. Et les gens subissent la rigidité des rôles de genre. Ces deux réalités coexistent. L'oppression des femmes par les hommes ne peut en rien être excusée par le fait de reconnaître que les hommes peuvent souffrir de différentes façons de la rigidité des rôles de genre. Et les militantes féministes doivent reconnaître cette souffrance – car elle existe. Elle n'efface pas ni ne réduit la responsabilité des hommes qui soutiennent et perpétuent le patriarcat qui leur donne le pouvoir d'exploiter et d'opprimer les femmes, d'une manière bien plus grave que la détresse psychologique ou la souffrance émotionnelle causées par le fait de devoir se conformer à la rigidité des rôles sexistes.